



VIE FAMILLIALE

Mon père aimait beaucoup jouer au bridge. Parfois jusqu'à un soir par semaine, il recevait trois de ses amis, le plus souvent l'abbé Gauvin, aumônier à l'école normale, M. Albert Desrosiers, agent d'assurance à Mont-Joli et l'abbé Ferron de la paroisse Notre-Dame de Lourdes. Durant les années 1950-1970, mon père allait parfois jouer dans des tournois à Rimouski ou à Price ; il en vint à fonder, avec Mme Colette Lavoie, leur propre **club de bridge à Mont-Joli** au début des années 1970. Le trophée décerné annuellement au meilleur du club porte le nom de **Trophée Onésime-Frigon**. Ma mère qui n'aimait pas jouer dans les premières années se mit aussi au bridge et à fréquenter ce club hebdomadairement; elle y gagna le trophée à 2 ou 3 reprises, dont, la dernière fois, à l'âge de 93 ans.

D'aussi loin que je me souviens, mon père a toujours pris ses vacances à l'automne, pour aller à la chasse. Il rapportait son chevreuil annuellement, en plus d'une vingtaine de perdrix et autant de lièvres ; et, aux 2 ou 3 ans, un orignal qui servait de base de plusieurs cipâtes pour le temps des fêtes et une partie de l'hiver. Sa réputation était tellement bien établie dans la région que M. Levasseur, l'entrepreneur civil principal de la région l'invitait comme guide dans ses propres excursions, afin de s'assurer de ne pas revenir bredouille. Une année durant laquelle l'excursion de chasse les avait conduits dans le nord du Nouveau-Brunswick, mon père avait abattu un chevreuil albin. Notre voisin lui a demandé la peau de l'animal et le fit empailler pour s'en servir comme renne pour sa décoration extérieure de Noël, décoration que l'on revoyait annuellement. Sa passion lui valut d'ailleurs une lettre officielle de réprimande à son travail: télégraphiste, il envoya, vers 1950, un message à son ami de Routhierville (aussi télégraphiste) en préparation d'une excursion de chasse; son message fut écrit en français alors que son surintendant était anglophone...sa lettre de réprimande mentionnait textuellement que, même dans un message personnel, le texte aurait dû être en anglais ! C'était une des rares fois que mon père nous a raconté des faits de son bureau mais il avait des flammèches dans les yeux ce midi-là.

Mon père avait l'habitude de s'asseoir dans sa chaise berçante, après le souper, pour lire son journal quotidien, qu'il tenait d'une main sur le pli central. Il était abonné au journal « L'action catholique » de Québec, un journal à tendance plus religieuse que « Le Soleil ». Ses heures de lectures coïncidaient souvent avec ses heures d'écoute de musiques classiques, soit sur CJBR Rimouski ou CKRS de Chicoutimi. Mais l'été, l'écoute de la retransmission des parties de baseball des Yankees de New-York était une occupation presque quotidienne.

Je n'ai pas partagé longtemps la grande école avec mes deux frères plus vieux. Alors que Bernard était en 6^e, à une remise de bulletin, mon père s'enquit du faible résultat de Bernard en histoire. Le frère enseignant lui répondit qu'il importait peu que les jeunes en apprennent ou non, du moment qu'ils graduaient. Mon père n'a pas apprécié cette observation et alla en discuter avec le frère-directeur de l'école; celui-ci donna raison à son enseignant. Immédiatement après cet incident, mon père inscrivit mes deux frères au séminaire des Pères Maristes à Québec.

Mais cette histoire n'est pas restée là. L'inspecteur d'école était une connaissance de mon père (qui faisait partie d'à peu près toutes les organisations sociales locales); il en fut informé et ce fut la dernière année que ces deux frères du Sacré-Cœur demeurèrent à Mont-Joli. Cependant les études de Roger et de Bernard à Québec impliquaient qu'il déboursait pour la chambre et la pension, en plus des frais de scolarité, dépenses qu'il n'avait pas planifiées. Il dû vendre son automobile et, de 1950 à 1962, mon père n'a pas eut d'automobile, car il considérait l'éducation de ses enfants plus important. On ne verrait plus cela aujourd'hui...

(Suite page 117)

(Suite de la page 116)

C'est en 1953, durant un été particulièrement chaud, que mon père décida de l'achat d'un réfrigérateur. Avant, le lait comme les produits périssables, étaient conservés dans une « dépense » du côté nord de la maison. Mais, durant plus d'une semaine, le lait, livré frais le matin, était caillé en mi-journée et mangé en yaourt au souper. Ce réfrigérateur, de marque *International Harvester*, fut le seul qui entra dans la maison, étant encore fonctionnel en 2001 quand ma mère ferma maison pour déménager dans un centre pour personnes âgées.

En février 1951, la Société St-Jean-Baptiste de Mont-Joli invite Arthur Leblanc, célèbre violoniste acadien à donner un concert à Mont-Joli. Cela devait avoir lieu un dimanche soir. La veille, il donnait un concert à Rivière-du-Loup. Comme il faisait d'habitude, il prend le train le dimanche matin tout en déposant son violon à la consigne des bagages, bien étiqueté pour Mont-Joli. À son arrivée à Mont-Joli, les dignitaires le reçoivent et lui font visiter la ville. Après un léger souper, il décide de récupérer son violon pour se délier les doigts. Malheur, le violon n'est pas à la consigne des bagages. On cherche partout et on le retrouve à Campbellton, où, voyant qu'il avait continué son trajet par erreur, on le retenait en attente d'une réclamation. Il est trop tard pour l'envoyer chercher. M. Leblanc demande d'essayer quatre ou cinq violons pour en choisir un pour son concert. Le meilleur violon de la ville était, à son avis, celui de mon père. Il l'emprunte donc pour donner son concert. Reconnaissant son erreur qui priva les amateurs d'entendre la qualité du Stradivarius « Desrosiers » datant de 1733 (violon maintenant détenu par Angèle Dubeau), il planifie un nouveau concert pour le 25 avril 1954. Pour ce deuxième concert, mon père me propose de l'accompagner. J'écoutais bien, parfois, les concerts à la radio de Rimouski ou de Chicoutimi, dont mon père était friand. Mais en personne, c'est tout autre chose. Quel bonheur d'entendre cette sonorité, la chaleur de cet instrument et la technique de l'exécutant. Ce fut mon premier concert mais l'envoûtement me prit aux tripes et le charme influença le reste de ma vie, pour ce qui est de la musique.

L'année suivante, mon père m'inscrira aux concerts des Jeunesses Musicales du Canada à Rimouski, où j'allais six fois par année entendre de jeunes artistes en apprentissage. Mon goût pour la belle musique était aussi en apprentissage. Cet abonnement fut renouvelé pour les trois ou quatre ans où je poursuivis mes études à Mont-Joli.

Mon père n'était pas du genre à prendre des notes pour ceci ou pour cela, comme je l'ai déjà dit. Pourvu d'une très bonne mémoire, il planifiait tout dans sa tête et exécutait selon son plan, sans que l'on ne témoigne d'écrit. Mais, très souvent, il nous paraissait très songeur, et, quelque temps après, il entreprenait une action, qui nous semblait subite. Il avait des aptitudes pour la solution de problèmes techniques. J'avais une dizaine d'années quand mon père nous demande d'inviter tous nos amis pour le samedi matin : « Nous allons lever le hangar » nous dit-il !!! En effet, avec le temps, un tassement du sol dans le coin nord faisait que le hangar *s'écranchait* de plus en plus. Avec quelques poutres, empruntées de la cour à bois, d'environ 20 pieds de long en levier et 25 enfants à peser dessus, nous avons réussi à lever le coin du hangar, le temps que mon père insère quelques planches de bois de pin pour la redresser. Quel exploit pour nos petites têtes... soulever un hangar.

Un autre jour, ma mère en faisant le ménage du salon (avant la visite du curé), remarque un espace vide entre le mur du salon et le plancher. Elle en avise mon père, qui inspecte la chose et retourne s'asseoir. Quelques jours plus tard, il se rend à la quincaillerie et commande deux tiges d'acier de trois quart de pouce de diamètre et de 5 à 6 pieds de long, filetées à un bout et terminées à l'autre bout par un anneau, et deux autres, filetées à chaque bout, avec boulons, tourniquets et plaques d'acier. Il creuse sous la galerie, le long du mur pour enlever la pression. Il appuie les plaques fixées aux tiges contre le mur, les joignant par un

(Suite page 118)

tourniquet aux autres tiges, attachant l'autre extrémité l'une à l'autre à travers la poutre centrale. Il serre le plus qu'il peut pour l'écartement des tiges. Il redescend au sous-sol à tous les jours pour faire un demi-tour sur les deux tourniquets (parfois il me demandait de le faire). Après 3 mois, le mur de béton était revenu à sa place. Cette fois-là, j'ai compris que même un mur de béton est flexible. Il s'était incurvé par l'action des racines des peupliers de Lombardie, et mon père l'a redressé et ramené à sa place.

J'avais beaucoup d'admiration pour mon père. Posé, réfléchi, travaillant et intelligent, il aurait réussi dans n'importe quelle carrière que le hasard lui aurait proposée. Il savait prévoir les possibilités et les problèmes, et s'y adapter ou y apporter des solutions ingénieuses. Il savait juger avec assurance et prendre les bonnes décisions. Les situations complexes et diversifiées ne l'effrayaient pas. Généreux et travailleur, il fut un homme admirable tant pour sa famille que pour sa communauté. Pour lui, la réussite ne se chiffrait d'ailleurs pas en dollars, mais en accomplissements, en amis et en services rendus à la communauté. Et sa tâche d'éducation fut très bien remplie, non par des discours, mais par l'exemple qu'il nous donnait.

Comme je l'ai mentionné, mon père avait été marqué par la crise de 1929. Il croyait donc que l'instruction était le legs le plus important à laisser à ces enfants. Particulièrement à ses garçons car, selon la mentalité du temps, les garçons doivent faire vivre la famille et les filles doivent se marier. Mais il ambitionnait plus que cela. Il imagina qu'en laissant une maison à chacun de ses garçons, leur avenir serait assuré. Il décida donc de construire trois autres maisons. Il imagina les plans, dans sa tête, et hypothéqua le domicile familial pour financer la construction d'une nouvelle maison à revenu. Il acheta un terrain du voisin M. Poirier (qui, par le fait même, coupait son champ de patate en deux) et entreprit les travaux. Tout cela, sans arrêter son emploi régulier au chemin de fer, qu'il faisait de 16h00 à minuit durant cette période (fusse à sa demande, je ne sais pas). Pour l'assister, il demanda à son père (âgé de 68 ans) et à M. Irénée St-Laurent, menuisier (à la retraite) qu'il avait connu à Routhierville et qui demeurait sur la rue voisine. Il donna les contrats pour l'excavation, pour l'électricité, pour la plomberie et l'isolation soufflée. Le reste était fait par l'un de ces trois hommes. Le reste... pas tout à fait; quand c'était le temps de monter des matériaux au deuxième ou des travaux du genre, c'était un fiston qui était réquisitionné. Les matériaux requis étaient calculés au fur et à la mesure des besoins et commandés par mon père à la cour à bois Paradis, en face de chez nous. Toujours est-il que ce premier été, 1953 je crois, une maison de quatre logements fut construite. Aucun plan ne fut fait « sur papier », mais le résultat final est demeuré solide et fonctionnel jusqu'à aujourd'hui.

L'expérience s'était avérée sans problème et les loyers se louèrent facilement. L'été suivant, il décide que, en débutant un peu plus tôt, ils avaient le temps d'en construire deux. De plus, les deux menuisiers étaient bons travailleurs et ne perdaient pas de temps à jaser; ils pouvaient se côtoyer une journée sans échanger plus de 10 ou 20 mots... seuls le marteau ou la scie rompait le silence. Et l'hypothèque de ce premier 4-logements permettait d'acheter les matériaux pour deux maisons identiques. On grugea ainsi un peu plus sur les vacances des enfants, mais ce fut une réussite. À la fin, mon père avait accumulé tellement de fatigue que le médecin lui prescrit un petit verre de cognac à tous les jours, et quelques autres ajouts à sa diète. Ce fut, à très peu près, les seules bouteilles de boissons qu'il acheta dans sa vie. Et ces huit nouveaux logements se louèrent aussi bien que ceux de l'année précédente. Sa sœur Éva, qui était veuve décida de se faire construire un bloc identique et d'occuper l'un des quatre logements, les trois autres lui servant de source de revenus. Et voilà mon père affecté à la construction un autre été. Et l'été suivant on remet cela pour mon cousin par alliance Claude St-Hilaire, qui avait été le premier ingénieur engagé en permanence par la ville de Mont-Joli. Ce dernier pris l'expérience de l'administration municipale et devint, par la suite, maire de la ville de Rimouski.

Vous comprendrai que j'ais toujours eus une admiration sans borne pour mon père et qu'il fut un modèle pour moi et un exemple pour sa famille et son milieu. Sans vantardise ni prétention de sa part, il a accompli plus pour la communauté, à mon avis, que la notoriété qu'on lui a témoigné. Merci papa.